

## Équinoxe

Il est tôt. Il est tard. Un moment aussi unique qu'indescriptible entre la nuit et le jour. Le soleil d'un mois de février commence à se dessiner à l'horizon. Son halo rouge, couvrant les nuages gris parisiens, adoucit le ciel abrupt. Sous ce spectacle quasi mystique, il fait froid, très froid, je suis essoufflé. Je cours, je pars, je fuis. Je m'en vais le plus vite possible de ce lieu où jamais je n'aurais dû être. Tout comme jamais je n'aurais dû partir de chez moi. Jamais je n'aurais dû aller à sa rencontre. Mais je suis tombé amoureux, et j'aurais fait n'importe quoi pour la suivre. Les bâtiments défilent, sous une faible lueur grisâtre et orangée. Je meurs de froid, je suis à bout de souffle, mais je souris : car sous les lueurs de l'aube, je me remémore la nuit la plus extraordinaire de ma vie.

Le plus loin d'où je puisse me rappeler remonte à hier, lorsque je montais dans le train. Le reste ne demeure qu'un fade brouillard, des jours et des semaines monotones qui se suivent. Au fil du temps, le manque s'installe telle la peste, rongéant son hôte jusqu'aux os. Ce jeu-là, c'est de la survie: seuls les plus forts y résistent. Ou les plus amoureux. Je fais partie de la deuxième catégorie. Mais là, j'allais enfin la revoir. Je ne pouvais penser à autre chose: son visage hantait mon esprit. Sous les secousses de la voie ferrée, et les paysages qui défilaient, j'étais dans un autre monde, en train de rêvasser. J'étais presque seul dans le wagon, profondément enfoncé dans mon siège, en attendant que les heures passent. La joue collée à la vitre, je regardais les plaines, les collines, les arbres, les troupeaux de bétail ; doucement se transformer en béton, colonnes, ponts et infrastructures métalliques. J'arrivais bien à la capitale. Le train ralentissait tranquillement au fur et à mesure qu'il entrait en gare. Le soleil était en train de se coucher, laissant les éclairages jaunâtres artificiels prendre le dessus. Le train venait de s'arrêter, et dans un haut-parleur, le chauffeur nous a demandé de nous rendre aux portes. Ça y est, j'y étais. Lorsque j'ai posé mon pied sur le quai, un mélange de peur, d'excitation et d'impatience s'est emparé de moi. Mon cœur devenait fou; de plus en plus, à chaque pas que j'effectuais. Car plus j'avancais, plus j'allais pouvoir la distinguer parmi la foule. Soudain, j'ai croisé son regard. J'eus la sensation d'être foudroyé. Mes muscles se sont raidis, j'étais incapable de bouger ou de réfléchir. « Vingt heures sur le quai de la gare. Je t'attendrai. Je t'aime. » Elle m'a bien attendu.

J'ai eu l'impression d'avoir passé des heures dans ses bras. Pourtant, seulement quelques secondes se sont réellement écoulées. Dès que j'ai trouvé son regard au milieu de la foule, un éclair m'a traversé, suivi d'un trou noir. Je suis incapable de décrire ce qui s'est passé à ce moment-là. La seule chose dont je me souviens, c'est que je la serrais fort, si fort que j'ai cru l'étouffer. Mais aussitôt je relâchais mon étreinte pour la libérer, elle me resserrait de plus belle. Je fermais les yeux. Mon visage se fondait dans sa chevelure. Un parfum sucré de vanille et de fleur d'oranger s'en dégageait. J'ai, enfin, réussi à me dégager. Je me suis éloigné de quelques centimètres, pour admirer son visage. J'ai pris ses joues dans mes mains : ses longs cheveux bruns, son nez fin, ses pommettes légèrement arrondies,

ses yeux d'un ambre profond, et son sourire... J'étais en train de renaître.

Nous avons pris le métro. Elle était assise en face de moi. Elle me regardait profondément dans les yeux, sans laisser dériver son regard. Je ne pouvais m'empêcher de faire de même. En brisant ce silence magique, je lui ai demandé : « Comment est ton nouveau chez toi ? » Là, elle baissa les yeux, joignit les mains : « Pas mieux que notre ancienne maison, m'a-t-elle répondu, d'une voix monocorde. Enfin, tu t'en rendras compte par toi-même. » Après quelques minutes de trajet, nous sommes descendus à un arrêt, d'apparence peu fréquenté. En haut des escaliers, nous faisons face à une longue rue qui s'étendait sur quelques centaines de mètres. Il faisait déjà nuit, et peu d'éclairages étaient présents. « C'est par là » m'a-t-elle murmuré, en entamant la marche. Elle s'agrippait fort à mon bras. Au bout de cette rue s'étendait une immense maison, digne d'un manoir. Dans la nuit noire, on aurait eu du mal à distinguer n'importe quel autre bâtiment, mais la taille impressionnante de celui-ci permettait de le repérer aisément. Une grande allée s'étalait devant l'entrée principale. Je voyais les jardins s'agrandir au fur et à mesure que l'on s'approchait. Une clôture en ferraille entourait la demeure. « C'est pas si grand que ça en a l'air, tu sais » s'est-elle exclamée. Arrivés au niveau du portail, elle a commencé à l'escalader. Elle m'a fait signe de la suivre. Alors que moi-même j'escaladais, elle m'a avoué « Va falloir être discret. J'ai pas vraiment prévenu mes parents. » Ça ne m'a ni choqué, ni dérangé. Ce n'était pas la première fois que ce genre de situation arrivait. Une fois les barrières franchies, dans le noir presque total, nous nous frayions un chemin jusqu'à l'arrière du bâtiment. Nous sommes arrivés devant quelques marches qui menaient à une lourde porte en bois. Elle est montée, a pris la grosse poignée dorée, et l'a fait tourner le plus doucement possible. Une fois ouverte, elle s'est glissée à l'intérieur. À mon tour, je montais les marches. Je la voyais déjà progresser dans l'immense hall. Elle s'est retournée, et tout en me regardant, a posé son index sur ses lèvres. Sans bruit, j'ai franchi le seuil de la maison.

Il faisait encore plus noir à l'intérieur. En passant par de nombreux couloirs, nous sommes arrivés jusqu'à sa chambre. Je suis entré le premier. Je n'y voyais rien : seules quelques étoiles fluorescentes collées sur le plafond diffusaient un semblant de lumière. Nous nous sommes allongés, puis elle s'est accrochée à moi. Et alors que j'observais les quelques lueurs des étoiles sur le plafond, nous nous endormions dans les bras l'un de l'autre. Ce n'était ni un sommeil profond, ni réparateur. C'était le genre de nuit que l'on passe avec celui ou celle qu'on aime : on dort sans vraiment dormir.

Alors que le jour n'avait même pas pointé le bout de son nez, un vacarme me sortit de mon demi-sommeil. Je me suis levé brusquement, elle n'était plus à côté de moi. Elle était adossée à la porte, comme pour la bloquer de l'intérieur. Dans le couloir, on entendait des hommes et des femmes parler bruyamment ; ils avaient l'air en colère. J'allais ouvrir la bouche pour demander des explications, mais avant qu'un son n'en sorte : « VA-T'EN ! M'a-t-elle interrompu. Je ne veux pas qu'ils te

fassent du mal à toi aussi... » Par la rainure de la porte s'échappait un peu de lumière du couloir. J'ai découvert sur le sol des traces rouges, de différentes nuances de rouges, par milliers. La chambre en était totalement recouverte. J'ai ressenti un malaise grandissant. Un homme du couloir a commencé à tambouriner sur la porte: « Ouvre-nous ! Tu savais bien que tu n'avais pas le droit! Tu dois en subir les conséquences! » Un autre homme a crié: « Ça suffit Marie! Le directeur en a marre de ton comportement ! On t'avait prévenu que la prochaine fois tu irais en isolement de force! » J'étais perplexe. J'allais de nouveau ouvrir la bouche quand en pleurs, elle m'a supplié de partir. Je me suis exécuté. Je l'ai embrassée, ouvert la fenêtre, et suis descendu par une gouttière. Arrivé au sol, j'ai arrêté de bouger. On l'entendait crier, pleurer de toutes ses forces. S'est fait entendre ensuite un grand claquement : ils avaient enfoncé la porte. Ses cris ont doublé de volume, alors qu'elle se débattait pendant qu'ils essayaient de la maîtriser. Je ne pouvais même pas voir la scène, je n'entendais que ses pleurs qui me déchiraient le cœur. J'étais effondré, je ne savais quoi faire. Soudain, sortis de l'entrée principale, deux grands hommes habillés de blanc ont commencé à me poursuivre. Je me suis enfui aussi vite que j'ai pu.

Il est tôt. Il est tard. Un moment aussi unique qu'indescriptible entre la nuit et le jour. Je viens de vivre une nuit extraordinaire, mais je viens certainement de perdre celle que j'aime. La reverrai-je un jour ? Que vont-ils lui faire ? Jamais je n'aurais dû partir. En voici les conséquences. Je ne veux pas retourner à ma résidence. Le directeur non plus ne va pas être content. À mon retour, je subirai sans doute le même sort qu'elle.

**Léo Giroud**